

Des poétiques différenciées de l'amitié : Albert Cohen et Marcel Pagnol

MARION BRUN,

doctorante Paris-Sorbonne

Réfléchir sur les amitiés littéraires est un tabou de la critique littéraire, notamment à cause du risque de se complaire dans les biographies d'écrivains, d'opérer une lecture beuvienne de leurs œuvres, à travers le prisme d'une relation intime. L'amitié littéraire intéresse cependant une partie de la critique d'inspiration sociologique : l'amitié est souvent le noyau d'un groupe, l'origine d'un mouvement. La relation individuelle, entachée par le particulier, les circonstances, est sublimée par le groupe, qui ouvre au général, à l'histoire littéraire. C'est notamment la perspective d'Anthony Glinoe et de Vincent Laisney dans *L'Âge des cénacles, confraternités littéraires et artistiques au XIX^e siècle* ou encore, outre-Atlantique, du groupe de recherche du GREMLIN (groupe de recherche sur les médiations littéraires et les institutions), qui ont proposé une journée d'étude « Amitiés et littérature » disponible en ligne¹. L'amitié littéraire se réfléchit ainsi au sein du champ littéraire, dans un jeu d'influences, de transaction d'un capital symbolique et économique. Elle est partie prenante de la critique, de la réception, de la constitution de hiérarchies. Notre communication s'intéressera à la relation amicale entre Marcel Pagnol et Albert Cohen et s'inscrira en partie dans cette perspective sociologique : au sein d'une relation individuelle, la littérature introduit un rapport de forces qui est le reflet de la place des écrivains dans le champ littéraire. Nous glisserons d'une évocation de leur relation effective, amitié paradoxale, aux lieux littéraires (articles, souvenirs, correspondances) où va se raconter leur amitié dans des imaginaires qui s'opposent par leur tonalité et leur écriture jusqu'à se constituer en véritable mythe.

¹ URL <http://legremlin.org/index.php/passees/lienmenujourneeamities>

Cohen-Pagnol, une amitié littéraire paradoxale

Poétiques opposées

L'amitié entre Albert Cohen et Marcel Pagnol, souvent moins connue du grand public que le fameux binôme Jean Giono-Marcel Pagnol, semble paradoxale à plusieurs titres. D'abord, contrairement à Giono et Pagnol, si un lieu d'origine les rapproche, Marseille et plus spécifiquement, le lycée Thiers, ce lieu ne les amalgame pas sur le plan esthétique autour de l'étiquette de « régionaliste ». Ce n'est que dans une opposition esthétique que l'on peut à première vue les appréhender : le cosmopolitisme et la modernité de Cohen entrent en contradiction avec le régionalisme et le conservatisme de Pagnol. L'un des seuls articles qui traite de cette amitié littéraire insiste sur leur opposition : « Pagnol le virgilien et Cohen l'homérique² » : Marcel Pagnol et Albert Cohen s'opposeraient donc comme le lyrisme s'oppose à l'épique. L'humanisme comique pagnolien contrasterait avec les thématiques obsessionnelles de Cohen sur la mort et l'absence de Dieu. Cette amitié ne prend pas ses fondements dans un sentiment commun sur ce qu'est le littéraire, les deux auteurs n'appartenant ni à un « mouvement », ni à un groupe, ni à une maison d'édition qui les réunirait. Les deux écrivains n'ont pas non plus de projet commun qui mette en jeu une écriture à quatre mains. On est à la limite de ce que l'on pourrait appeler « amitié littéraire », si l'on entend par ce terme, proximité esthétique, complicité dans les pratiques d'écritures. « Amitié littéraire » ne vaut pour Albert Cohen et Marcel Pagnol que dans le sens restreint d'une amitié entre hommes de lettres. Leur amitié date d'avant leur entrée en littérature, ce qui qualifie le mieux leur amitié est moins une amitié littéraire que d'enfance.

Marcel Pagnol et Albert Cohen, des modes de sociabilité opposés

Leur amitié est aussi paradoxale dans la mesure où leur mode de sociabilité les oppose. Albert Cohen cultive peu les amitiés littéraires, il est relativement isolé du monde des lettres et de son centre, Paris. Il s'isole sciemment de la sociabilité littéraire comme il en témoigne lui-même dans une lettre non datée de 1952 à Marcel Pagnol :

J'évitais de penser à la vraie vie, à Paris, aux amis que j'aime, si différents, mon Dieu, de mes collègues de l'ONU. Je repoussais tout ce qui pouvait me rappeler que je n'écrivais plus. Il m'est arrivé de t'écrire de longues lettres que je n'envoyais pas ensuite parce que ta réponse m'aurait rappelé l'abandon de mes manuscrits. Je me cloîtrais, je me fermais à la vie.

² Jacques Gaillard, « Pagnol le virgilien et Cohen l'homérique », Albert Cohen. Colloque du Centenaire, *Roman 20-50*, « Actes », p. 17-22.

La culpabilité qu'il éprouve par rapport à son absence d'écriture l'amène à se couper ainsi d'une sociabilité littéraire. Diplomate, son cercle relationnel est celui de l'ONU et repose moins sur l'amitié que sur une mondanité – comme il le précise lui-même, il fréquente à Genève des « collègues » et non des amis.

Au contraire, la création de Marcel Pagnol est toujours fortement liée à un groupe et une collectivité : les genres dans lesquels il s'illustre, le théâtre et le cinéma, l'imposent. Marcel Pagnol transpose l'idée de « troupe » théâtrale au cinéma en faisant intervenir les mêmes acteurs et les mêmes techniciens d'un film à l'autre, ce qui souligne l'importance de l'existence d'une communauté amicale pour sa création artistique. Mais dès les débuts de sa carrière littéraire à Marseille, Marcel Pagnol a la volonté de constituer un groupe, notamment autour de sa première revue *Fortunio*, qui fédère des aspirants hommes de lettres, comme Jean Ballard, Mouren, Nalpas, Yves Bourde autour du refus du symbolisme et d'un retour au classicisme. À Paris, il forme une sorte de « contre-cénacle », le mouvement des « Moins de trente ans » dont il rend compte dans la préface de *Topaze*. Ses débuts dans le cinéma l'amènent également à fonder une autre revue, les *Cahiers du film*, constituant un groupe prônant la mort du cinéma muet, l'avènement du parlant et les liens entre cinéma et dramaturgie. Pagnol, homme de cénacle, de clan, de troupe, est également intégré dans le cercle institutionnel de l'Académie française. Pagnol, animal social, construit sa création à travers cette sociabilité, ce qui souligne le rapport paradoxal qu'il entretient avec Albert Cohen, homme en marge de cette sociabilité littéraire.

Amitié paradoxale : distante, distendue et pourtant une élection

Albert Cohen ne fait pas partie du clan des intimes de Pagnol. Leur correspondance témoigne que leur lien est parfois distendu : Pagnol ne répond pas à ses lettres, Cohen décline de manière répétée les invitations du dramaturge à venir le voir à Paris ou dans le sud de la France. C'est une amitié qui s'entretient à distance, qui s'est toujours vécue dans le risque de la disparition des liens. Ils se voient peu pendant leurs vies – dans une lettre non datée des années trente, Cohen précise : « Il y a presque deux ans que je ne t'ai pas vu », ne s'écrivent pas pendant de longs intervalles – Albert Cohen écrit dans une lettre du 31 octobre 1967 : « Je tenais à t'avoir chez moi pour la première fois depuis plus d'un demi-siècle. » Malgré cette amitié distendue, cette séparation et ces silences, une sorte d'élection semble paradoxalement à l'œuvre : le 2 juillet 1957, Albert Cohen écrit : « Je te l'ai dit, je n'ai en somme plus de famille et tu es le seul ami que je tutoie et embrasse. Et tu es un des très rares que je respecte. Quand le respect et l'admiration s'allient à la familiarité, c'est une merveille. » Il souligne lui-

même ce lien paradoxal, à la fois distendu et solide dans une lettre du 12 décembre 1966 : « Oui, je sais, je ne t'écris pas souvent ? Mais n'oublie pas que c'est à toi seul que j'ai envoyé une lettre la veille d'une opération qui pouvait être dangereuse. Donc, ne m'en veuille pas, tu es mon ami, le plus cher. » Du côté de Pagnol, un même rapport paradoxal semble à l'œuvre : malgré leur séparation, il est le seul ami écrivain pour qui il rédige plusieurs articles de presse. La connaissance de l'autre pan de la correspondance pourrait nous en dire davantage sur la nature de cette amitié.

Articles et correspondances : deux lieux opposés d'une critique admirative

L'amitié littéraire implique, dans une certaine mesure, une relation d'intérêt : soutien et solidarité pour la carrière littéraire de l'autre sont exigés. C'est une amitié qui s'inscrit dans un jeu d'influence, qui se manifeste dans des lieux littéraires circonscrits, périphrase ou paratexte : articles, discours, préface, dédicace, épigraphe. Elle engage ainsi le lien affectif dans un jeu de pouvoir, dans un rapport de force, qui brouille l'égalité, la réciprocité et le désintéressement qu'exige la relation amicale. Se substitue à la relation amicale un lien de parrainage, qui suppose déséquilibre, offre et demande. L'amitié littéraire a vocation à se donner en représentation, à se manifester publiquement, généralement par une critique admirative, reposant sur l'éloge. Comme le soulignent Anthony Glinoe et Vincent Laisney dans *L'âge des cénacles, confraternités littéraires et artistiques au XIX^e siècle*, la relation amicale est aussi mise en difficulté dans la mesure où elle peut s'engager sur les voies glissantes de la complaisance, quitte à taire un libre jugement.

Pour ce qui est de Cohen-Pagnol, leur amitié littéraire se donne à voir sous la forme d'une admiration réciproque, qui, semble-t-il, a eu la sincérité de ne pas aller jusqu'à la complaisance. Cependant, cette critique admirative se manifeste de façon tout à fait opposée : Albert Cohen ne la donne à voir que dans l'intimité de leur correspondance tandis que Marcel Pagnol rend cette admiration publique. Ces manifestations de leur amitié littéraire rejoignent l'opposition de leur tempérament, introverti pour Cohen et extraverti pour Pagnol. Mais cette opposition interne/externe met surtout à nu un rapport de force sous-jacent qui est inverse à leur postérité respective. En effet, Albert Cohen reste en marge du succès littéraire jusqu'à la parution de *Belle du seigneur* en 1968, et sa position dans le champ littéraire ne lui permet donc pas de jouer le rôle de garant ou de soutien public, surtout pour Marcel Pagnol,

dramaturge et cinéaste à succès, mondialement connu. Le rapport de force ne peut ainsi que s'instaurer en faveur de Marcel Pagnol, soutien et parrain de l'œuvre de Cohen.

Revenons plus en détail sur les lieux où se manifeste leur amitié littéraire. Marcel Pagnol fait paraître deux articles sur Albert Cohen dans la revue *Les Nouvelles littéraires*, le premier le 3 juin 1931 sous le titre « Avez-vous lu *Solal* ? », le deuxième, le 17 décembre 1938, avec pour titre « En marge du problème juif ». Le dernier article, comme l'indique son titre, n'est pas entièrement centré sur Albert Cohen, mais le traite en « marge ». Il est rédigé à l'occasion de la parution d'un livre de Cohen, *Mangeclous*, et déploie une rhétorique épideictique. Mais l'article paraît dans le contexte de l'antisémitisme des années trente et a moins pour sujet l'éloge du roman que la condamnation des persécutions contre les juifs. Le roman est présenté comme un moyen d'y mettre fin : « roman juif » par excellence selon Pagnol, il explore ce qu'est la judéité, la fait comprendre, la fait aimer. J'en cite le début pour illustration :

En Allemagne, en Autriche, en Italie, les juifs sont honnis, exclus, assommés, parfois massacrés. Chaque matin, en lisant son journal, l'honnête français frémit d'horreur : il y a le ponton sur le Danube, tombeau flottant de plusieurs familles juives ; il y a le no man's land tchèque où des centaines de malheureux campent à la belle étoile ; il y a le sac et le pillage du Kurfurstendamm à Berlin [...].

Au surplus, ces juifs persécutés, qui les défend ? Personne, parce que ceux qui plaident pour eux ne savent faire que des plaidoiries et des souscriptions. Or, il ne semble pas que tant de grands mots et tant de petites sommes d'argent puissent résoudre l'énorme problème juif. Ce qu'il faut tout d'abord, ce serait nous expliquer les juifs, nous les faire comprendre, nous les faire aimer. Un grand écrivain juif, Albert Cohen, vient de le tenter avec deux gros volumes : *Solal* et *Mangeclous*.

L'article a davantage un intérêt historique que littéraire, surtout que, comme le raconte Pagnol, cet article lui a valu des menaces d'Alfred Greven, le directeur de la Continental-films lors de l'Occupation.

Le premier article « Avez-vous lu *Solal* ? » correspond véritablement à cette critique admirative, fondée sur une rhétorique de l'éloge, qui a pour but d'accélérer le succès littéraire de Cohen. Le titre, qui ressemble à une question de bonimenteur, affiche sa vocation publicitaire. Son éloge, qui se fonde sur l'accumulation de qualifications mélioratives, fait percevoir par son style même l'excès et la fantaisie du texte auquel il se rapporte :

Solal a toutes les caractéristiques de la grande œuvre épique. Il en a l'abondance, le discours large, la majesté de vie, la respiration profonde. Il en a le souffle, la trame et le chant, le rythme et les vagues. Il en a aussi l'ivresse lucide le fond d'amertume et de pessimisme, la grande mélancolie que recouvre un rire sans bornes et une gaieté salubre. Il en a les couleurs crues et les tons tranchés, la plénitude insolente et la naïveté, le raffinement et la barbarie. Il a ce je ne sais quoi d'extravagant, d'inconscient, d'impétueux, de sauvage, de primitif et d'élémentaire. Cette œuvre douce et drue, qui déborde d'action et de rêve, est toute chargée de ce merveilleux humain que possèdent les grands récits légendaires et les sagas peuplées de demi-dieux et de bouffons. Ce roman très moderne est de la lignée des œuvres antiques.

Dans cet article, il ne fait pas mention de son lien avec l'auteur et se pare ainsi du masque de l'objectivité critique, proposant un résumé de l'action, pour nourrir son éloge sur l'art du récit et l'« intérêt dramatique » qu'il suscite. Marcel Pagnol revient également longuement sur les personnages et insiste sur leur « vérité ». L'intérêt dramatique et le réalisme sont deux qualités, notons-le, que les critiques retiennent pour faire l'éloge de l'art dramatique de Marcel Pagnol. Lui-même, dans ses préfaces, revient sur ces deux éléments pour décrire son écriture. Autant dire que ce qui est admirable chez Cohen, c'est qu'il fait du Pagnol ! Cela est net lorsqu'il parle du « chœur antique » que forment Michaël, Mattathias, Mangeclous, Salomon et Saltiel :

Je ne sais rien de plus divertissant que les nombreuses « entrées » de ces nobles et merveilleux bouffons. Je pense à leurs succulents bavardages, colorés de galéjades qui m'ont fait rire de si bon cœur, à leur incompétence universelle, grave, diserte, si inventive.

Ce groupe ressemble, dans la description de Pagnol, aux habitués du bar de la trilogie, qui forme aussi le chœur du drame et soutient le comique des pièces. En outre, ces juifs sont, comme le précise Pagnol, « méditerranéens », et subissent donc les influences du même climat que les personnages du dramaturge. Ce sont donc des marques au sein même de la critique de sa position de surplomb, où Pagnol peut s'inscrire comme un modèle d'écriture en même temps qu'un garant de la qualité littéraire.

Albert Cohen manifeste dans l'intimité son admiration pour Pagnol, dont nous pouvons donner quelques exemples :

Durant ces jours de quasi immobilisation, j'ai relu toutes tes pièces. Quelle grandeur, quelle simplicité, quelle humanité, quelle vérité, quelle puissance riieuse, salubre, géniale. Oui, c'est une joie d'admirer ceux qu'on aime !

Il s'agit d'un extrait d'une lettre du 21 juillet 1952 où affleure dans les mots de Cohen le problème de la critique amicale, prise entre la nécessité de faire l'éloge et celle de l'honnêteté. Son admiration sincère lui arrache une exclamation soulagée : « Oui, c'est une joie d'admirer ceux qu'on aime ! » J'en donne un autre exemple, dans une lettre du 19 juillet 1964 :

Mais si je n'ai pas écrit, j'ai lu et puis relu *Jean de Florette* et *Manon des sources*, lu et relu dans mon lit de malade, et j'ai admiré cette extraordinaire grandiose saga de la terre et de l'eau, grande épopée de la nature, poésie vraie, poésie immense parce que d'amour, parce que venue du fond de ton enfance et de ce que tu as aimé dans ton enfance. Car ainsi sont les génies et tel est leur secret. Marcel, je voudrais te dire plus, te dire mieux, ce que j'ai aimé, ce que j'ai admiré, te dire mieux mon émerveillement, ma complicité émerveillée.

Ces critiques admiratives de l'intimité contrastent avec l'objectivité affichée de Pagnol dans ses articles. Imprégnées de subjectivité et appelées à rester confidentielles, les critiques de Cohen n'ont aucun rôle décisif dans le champ littéraire, contrairement aux articles. Cette

configuration fait deviner d'ores et déjà un rapport de force, où Cohen, en marge de la sociabilité littéraire et du succès, ne fait entendre qu'une admiration murmurée. Leur correspondance souligne davantage ce déséquilibre, qui place Pagnol en parrain de l'œuvre ou de la carrière de Cohen. Dans une lettre non datée de 1931, Cohen écrit :

Je pense à toute la peine que tu t'es donnée lors des histoires d'*Ezechiel* à la société des auteurs. [...] Me conseilles-tu de lire moi-même ma pièce devant le comité de la Comédie ? O naïveté superbe de croire que tu vas me répondre.

Cohen, entre remerciement et demande, souligne la position d'autorité de Pagnol, qui contraste avec la hiérarchie de leur influence dans l'histoire littéraire. Une lettre du 25 mars 1947 de Cohen témoigne de façon similaire de ce déséquilibre : il cherche à intégrer un poste à l'UNESCO et sollicite Pagnol pour soutenir sa candidature par « l'autorité de [sa] présence et de [sa] recommandation ». Toutefois, malgré ces déséquilibres, une certaine réciprocité se maintient, puisque Cohen n'hésite pas à prodiguer aussi des conseils esthétiques à Marcel Pagnol, notamment dans la lettre du 6 janvier 1955 où il écrit :

Mon Marcel, mon vieil ami, qu'une fois de plus je te dise que je t'admire. Que je te dise aussi que j'ai envie que tu aies un jour envie d'écrire une pastorale provençale, qui serait à jamais la grande pastorale. Elle manque dans ton œuvre. Cette pastorale, que je pressens déjà, toi seul es capable de l'écrire. Bon, j'ai jeté le grain. Je souhaite qu'il pousse.

La relation de parrainage se conclut par le discours de Pagnol lors de la remise du prix du roman de l'Académie française en 1968 pour *Belle du Seigneur*, prix qui a été obtenu en raison des qualités indubitables du roman mais aussi, on l'imagine, grâce, en partie, à l'appui et à l'influence de son ami académicien.

Les Mémoires de l'amitié sous deux tonalités opposées

Une poétique différenciée de l'amitié commence à se mettre en place dans ces premières manifestations de leur amitié littéraire : dans cette opposition du public et du privé, se joue un rapport de force mais aussi une différence de tempérament. Leur amitié littéraire se met en scène une dernière fois dans des œuvres à vocation mémorielles et autobiographiques : *Souvenirs d'enfance* pour Pagnol, accompagné d'un article « Quand Albert me donnait sa bénédiction » et *Carnets de 1978*. Au sein de ces textes, leur amitié se représente sous deux tonalités opposées.

Marcel Pagnol, héros héroï-comique et fantôme du souvenir « à la tête de la trainante cohorte neurasthénique des demi-pensionnaires »

Cohen et Pagnol font retour sur deux épisodes de leur enfance au lycée Thiers. Mais tandis que Cohen évoque le premier seulement dans deux lettres adressées à Marcel, son ami en fait un épisode narratif du *Temps des secrets*. Cohen, sous le pseudonyme d'Oliva, est agressé par un externe Pégomas, qui non seulement l'insulte, le traitant de « miteux » (il était demi-pensionnaire et boursier), mais le frappe au visage. Le petit Marcel décide alors de venger l'honneur des boursiers et de son ami. Pagnol raconte sur un ton héroï-comique comment il a gagné le duel contre Pégomas, grâce à la présence opportune d'un croissant. L'épisode collégien ne place pas au centre du texte l'amitié vengée : Oliva-Cohen, en retrait, est assez effacé dans l'épisode, sert de prétexte pour le développement du duel. Cohen, dans les lettres évoquant ces souvenirs, reprend quelque peu cette inspiration épique, en présentant Pagnol sous les traits du héros victorieux. Ainsi, dans une lettre du 28 décembre 1965 :

Ce temps où vaguement revêtu d'un sarrau noir tout déchiré et flottant, sarrau famélique et seigneurial, tu entrais en classe de Sacoman (notre inoubliable Sacoman, oh son asthme socratique il nous lisait Ibsen et Suarès) à la tête de la traînante neurasthénique cohorte des demi-pensionnaires, Marcel rieur étincelant de génie que je sentais mais que je ne savais appeler qu'intelligence, cette intelligence que j'admirais avec un désintéressement admirable et que je racontais à ma mère, et je lui récitais des poèmes de toi auxquels elle ne comprenait que dalle, bonne juive qu'elle était, et je lui prédisais que tu serais un grand homme plus tard ce qui ne l'émouvait guère car j'étais l'unique objet de son intérêt. (C'est en driblant que tu entrais en classe).

Cohen a presque les mêmes mots que dans une lettre non datée de 1952 :

Mais la grande admiration était pour Pagnol l'auteur de Catulle qui entrait en classe avec la cohorte un peu famélique des demi-pensionnaires, qui entrait en blouse noire lamentable déchirée, superbe. Je disais à ma mère : Pagnol sera un grand homme.

Ces lignes semblent renvoyer à la fin de l'épisode en question, à propos duquel Pagnol écrit : « Il nous tourna le dos et s'éloigna d'un pas tranquille, à travers la ruée des élèves, tandis que mes amis, ivres de joie et de fierté, me faisaient un cortège triomphal jusqu'à la classe d'anglais. » Les déchirures du vêtement, la position de leader et l'évocation de la pauvreté à l'origine du duel semblent indiquer que Cohen fait référence à ce même épisode. Cohen opère une synthèse par éclat d'images, tandis que Pagnol narre sur quinze pages cette bagarre. On voit dans ces lettres pointer l'inspiration lyrique du *Livre de ma mère* et des *Carnets 1978*, avec cette ébauche d'une écriture du ressassement, de la répétition, une écriture litanique. Les phrases se prolongent par l'adjonction d'un « et » mimant une conscience ne parvenant pas à

s'arracher au regret. Leurs écritures du souvenir s'éloignent déjà : l'un propose une résurrection vivante de l'enfance, tandis que l'autre, par la présence fantomatique de la mère disparue, inscrit déjà ce souvenir dans le posthume.

« Quand Albert me donnait sa bénédiction » : pragmatisme d'écriture et poétique du regret

Le mythe de leur amitié se construit à travers une seconde anecdote, celle de la bénédiction de Pagnol par Cohen. Pagnol la raconte dans un article publié dans *Le Figaro littéraire* à l'occasion de la sortie de *Belle du seigneur* le 11 novembre 1968.

Bien avant la guerre de 1914, j'étais en sixième au lycée de Marseille et j'avais un ami qui s'appelait Albert Cohen : je le trouvais beau et très intelligent.

Je le raccompagnai le soir jusqu'à sa porte, puis il me raccompagnait jusque chez moi.

Il me dit un jour qu'il était juif, ce qui ne me fit ni chaud ni froid : c'était une époque heureuse et on ne nous avait pas encore affirmé qu'il était légitime et même urgent de les asphyxier dans des chambres à gaz. Moi, je croyais tout bonnement que c'était une religion, et parce que l'inquisition les avait persécutés je les considérais comme une variété de protestants, à cause de la Saint Barthélémy.

Albert me détrompa. Il m'apprit que sa religion était la plus ancienne de toutes et que, de plus, Jésus Christ et ses apôtres étaient des juifs, ce qui me surprit grandement. Enfin, il m'affirma que son nom signifiait « prêtre » et qu'il avait le droit de bénir. Il fit alors un geste bizarre en écartant l'index et le majeur des deux autres doigts et il m'expliqua que ces doigts ainsi séparés symbolisaient les deux rayons qui sortent du front de Moïse. Je lui demandais donc sa bénédiction qu'il m'accorda généreusement avec une gravité sacerdotale...

Nous avons fait ensemble toutes nos études mais après le baccalauréat il abandonna les lettres pour le droit et partit un jour pour la Suisse en qualité de conseil juridique à la société des nations.

Il n'en est pas revenu et c'est à Genève qu'il écrivit de très beaux livres comme *Solal*, *Mangeclous*, *Le Livre de ma mère*, qui eurent de très grands succès. Il est bien surprenant qu'aucun d'eux n'ait eu le prix Goncourt lorsque l'auteur était en âge de l'avoir.

Le livre que vient de couronner l'Académie c'est *Belle du Seigneur*.

[...]

Cet après-midi après le vote, j'ai pensé à cette classe du lycée de Marseille où Aimé Sacoman, en 1913, essayait de nous enseigner les rudiments de la philosophie. J'y siégeais entre Albert Cohen et Marcel Brion. Nous n'étions pas de très brillants élèves, et notre bon maître, qui est en paradis depuis longtemps, a dû être bien surpris lorsqu'il a vu deux membres de ce trio, qui ont l'honneur d'appartenir à l'Académie Française, téléphoner au troisième pour lui annoncer que la compagnie venait de lui décerner le grand prix du meilleur roman de l'année.

Ce récit adopte le même ton humoristique que dans son autobiographie : on trouve Albert et Marcel dépeints en Bouvard et Pécuchet, qui en dépit de tout bon sens, se raccompagnent successivement l'un chez l'autre. Mais ce texte recouvre les mêmes prérogatives que les

articles déjà cités : promouvoir le roman et prolonger le prestige de l'auteur acquis par son prix. Le titre « Quand Albert me donnait sa bénédiction » joue sur l'ambiguïté de la « bénédiction » et le lecteur imagine volontiers une approbation de son œuvre littéraire. Aussi, l'article marque une évolution par rapport aux précédents, jouant sur la réciprocité d'une « bénédiction », faveur divine donnée par Dieu et faveur tout aussi divine accordée par l'Académie. Pagnol manifeste toujours son amitié avec pragmatisme par un engagement pour une conquête de capital symbolique, voire économique. La nostalgie qui émane ainsi de l'anecdote est contrecarrée par la célébration du présent, la fête de la réussite littéraire. Albert Cohen fait mention également de cette bénédiction dans *Carnets 1978* :

Dix-sept février

Je me regarde dans la sempiternelle glace et je revois ma mère morte et mes amis morts et Marcel Pagnol, le plus aimé, l'unique ami de mon enfance, Marcel d'autrefois, Marcel vivant qui venait vers moi et m'embrassait, Marcel mon rieur bien aimé, aujourd'hui le plus mort de mes morts. O Marcel perdu, ô ma joie lorsque je reconnaissais sa belle écriture sur l'enveloppe. Dans ses lettres, il me demandait de venir à Paris et il me disait que ma chambre était prête et que j'aurais une salle de bains rien que pour moi. Et tant de fois j'ai renvoyé ma venue à l'année prochaine, puis à l'année suivante ; et maintenant, il est trop tard et pourquoi aller à Paris maintenant ?

Soudain je pense à mon vivant Marcel juste avant sa mort, je pense à lui comme le pécheur pense à son péché dont il reconstitue sans cesse le moment avant de l'avoir commis et qu'il imagine magiquement pendant trois secondes n'avoir pas commis. Et moi, pendant trois secondes, je me dis que Marcel n'est pas mort, que je vais le revoir et que nous rirons et nous nous embrasserons comme autrefois. Mais je sais que jamais plus, je sais qu'il est seul et allongé à jamais, sourd et grave, inanimé et muet et sévère abominablement, le rieur d'autrefois, Marcel de mon enfance, aussitôt aimé, le premier jour de mon entrée en sixième, d'abord appelé Pagnol et puis, quelques semaines plus tard, appelé Marcel, à jamais mon frère et ami. On sortait du lycée ensemble, on se tenait par la main, et il me raccompagnait jusque chez moi, et je le raccompagnais jusque chez lui, et on parlait interminablement, et on riait et on s'aimait, et un jour je l'ai béni à la manière juive, grave enfant juif bénissant son frère chrétien, son sauveur d'après le jour terrible, le jour de mes dix ans, jour où je fus chassé de la communauté humaine.

Le souvenir heureux de la bénédiction prend sa place dans ce journal cathartique, ce journal de lutte contre l'angoisse métaphysique, le deuil et l'anorexie. L'épisode de la bénédiction, condensé par rapport à la version de Pagnol, fait advenir au sein du journal la résurrection lyrique de l'ami mort, résurrection appelée par une syntaxe litanique. Le souvenir est ainsi inscrit dans une oraison funèbre, dans une poétique du regret – la répétition du « jamais plus », du *nevermore* est l'emblème de ce lyrisme du deuil. Le traitement différentiel de l'anecdote, s'il s'explique par les contextes d'écriture, met au jour également leurs différences esthétiques, s'opposant comme les deux termes de la vie et la mort. La répétition du prénom de l'écrivain dit l'obsession : le mort vient véritablement hanter l'écrivain, hanter son écriture. Ce texte, exemple de prière et de dévotion pour l'ami perdu, fait entrer Marcel dans une

sacralité similaire à la mère perdue. Le début du texte rapproche la mère et Marcel, et nous avons de nombreux autres exemples dans le texte, le 26 février :

Ô ma mère perdue, ô Marcel, mon frère perdu. [...] O tous mes morts aimés, tous perdus dans les fonds de cette mer immense qui est ma douleur, ô ma morte et mon Marcel et tous mes morts à peine flottant dans les fonds de ma douleur, grands fonds froids où circulent les lents poissons aveugles, poissons affreux du désespoir.

Le deux mars :

Et jamais plus, jamais plus aller attendre ma mère à la gare et jamais plus aller au square de l'avenue Foch et embrasser Marcel, mon Marcel à jamais enfoui, à jamais muet, et je n'ai plus que ses lettres, ses lettres que j'ai peur de relire.

Le dix mars :

Courage il faut continuer de vivre, courage, et faire semblant d'être heureux, et essayer de s'amuser. Ne plus penser à Marcel, ne plus penser à ma mère enfouie.

Cahiers 1978, qui aurait pu aussi s'appeler « Le Livre de mon frère », fonctionne ainsi comme une déclaration d'amour à Marcel Pagnol. Laurence Audéoud³ compare plusieurs passages du *Livre de ma Mère* et des *Carnets*, qui soulignent la proximité entre la mère et Marcel :

Le Livre de ma mère :

Ma mère est morte, mais quoi il suffit qu'en cette radio qui toujours moud près de moi tandis que j'écris, il suffit que le Danube bleu se mette à couler et ne résiste pas à son charme de piteux aloi et immédiatement j'aime, malgré mon mal filial, des Viennoises élancées et doucement tournoyantes.

Carnets 1978 :

Marcel est mort, mais quoi, il a suffi qu'à la radio le Danube bleu se soit mit à couler tout à l'heure, et immédiatement j'ai aimé, malgré mon mal d'amitié, aimé de stupides viennoises valsantes.

Le Livre de ma mère :

Ma mère est morte, mais je regarde la beauté des femmes.

Carnets 1978 :

Marcel est mort, mais je regarde les femmes et leurs seins.

Marcel déclenche comme la mère les thèmes de la culpabilité de vivre, de la trahison, de la nécessité éthique de l'éternel deuil. Marcel comme la mère amène l'écrivain à développer le contraste entre la rigidité cadavérique – entraînant une écriture macabre – et l'animation du

³ Laurence Audéoud, *Paroles de prophète, répétitions bibliques dans Paroles Juives et Carnets 1978 d'Albert Cohen*, Peter Lang, 2007.

corps vivant. La mort vient trahir le souvenir, brouiller l'image du vivant : le silence de la mort efface les souvenirs de sa parole, la sévérité du cadavre, le rire du vivant. Alors que Marcel était entouré, il est à présent seul. Ses yeux malicieux sont devenus aveugles. L'amitié, comme source d'écriture chez Cohen, se fait véritablement littérature, là où pour Marcel Pagnol, l'amitié littéraire est soit l'occasion de contes humoristiques, soit l'occasion d'exercer son influence dans le monde littéraire et culturel. Le pragmatisme économique ou politique (son engagement contre l'antisémitisme) de Pagnol inscrit ses hommages à l'ami vers le présent, le futur, là où Cohen, selon son expression, écrivain d'un « juif rabâchage », éternel « ressasseur », tourne ses hommages vers le passé.